



ADJUGÉ MOBILIER, OBJETS D'ART ET SCULPTURE

Par Françoise Rouge, expert S.F.E.P.



BUREAU PLAT EN MARQUETERIE BOULLE ATTRIBUÉ À BVRB I

Vers 1715-1720. Sapin, écaïlle rouge, cuivre, ébène, bronzes dorés, cuir, 78 x 131 x 74 cm. Vente Paris Drouot, Marc-Arthur Kohn, 22 mai 2013. Estimé : 350 000/500 000 € Adjugé : 310 000 € (frais inclus) Bernard I Van Risamburgh (vers 1660-1738) s'installa à Paris avant 1696 et accéda à la maîtrise avant 1722, produisant divers meubles en marqueterie Boulle avant de se spécialiser dans les pendules, toujours dans la même technique dont la mode dura jusque vers 1730. La structure de ce bureau plat à caissons et reposant sur quatre pieds cambrés traduit bien l'évolution de ce type de meubles qui se situe entre les premières créations de Pierre Gole dès 1672 et celles d'André-Charles Boulle vers 1710. La présence de pieds en console au galbe très marqué, des bronzes en palmettes à l'épaulement des pieds, et bien évidemment du décor directement inspiré de Bérain, avec un joueur de luth accompagné de deux amours et assis entre deux saltimbanques danseurs, plus louisquatorzien que Régence, permettent d'attribuer au père du célèbre BVRB la paternité de ce bureau provenant des collections du château d'Ahin, à Huy, près de Liège.

PORTRAIT EXPRESSIF DE LA RENAISSANCE

Atelier de Verrocchio ou suiveur, vers 1480-1520. Terre cuite, bois, velours de soie, 37 x 28 cm. Vente Paris Drouot, Aguttes, 31 mai 2013. Experts : Guillaume Dillée et Bruno Perrier. Estimé : 200 000/300 000 € Adjugé : 223 125 € (frais inclus)

Ce portrait de jeune aristocrate illustre la quintessence de l'art de la Renaissance, qui délaisse l'idéalisation du portrait au profit d'une recherche nouvelle de vérité dans l'expression et la psychologie du modèle, ici tout en puissance et en grâce mêlées. Le style de la coiffure est caractéristique des années 1480 et son traitement révèle le ciseau d'un maître florentin, probable-

UNE EXCEPTIONNELLE PLAQUE EN CUIVRE CHAMPLEVÉ POUR LE METROPOLITAN MUSEUM

Angleterre, vers 1170-1180. Cuivre, émaux, 8,6 x 12,4 cm. Vente Lyon, De Baecque, 27 mai 2013. Expert : Laurence Fligny. Estimé : 150 000/200 000 € Adjugé : 816 000 € (frais inclus) Inédite, cette plaque s'ajoute aux sept autres conservées dans plusieurs musées, dont deux au musée des Beaux-Arts de Dijon, toutes de mêmes dimensions et qui ornent un retable ou bien une grande châsse à caissons, illustrant les vies de Pierre et Paul, les deux saints patrons de Rome. La plaque présentée ici est la première de la vie de Pierre, lorsqu'il pêche avec son frère André, il fut enrôlé par le Christ. Elle s'apparente aux émaux rhéno-mosans de la même époque, mais elle est aujourd'hui rattachée à la production anglaise qui se distingue par une prépondérance des violets et des mauves, moins de dégradés dans les émaux, et utilisant très peu le fameux vert vif, dont seule une pointe est perceptible sur la manche du Christ. Typiques de la produc-



tion britannique, les expressions sévères, aux fronts ridés et sourcils froncés, rappellent l'art byzantin. L'attitude des personnages et les drapés présentent également une parenté avec l'enluminure anglaise. L'iconographie est encore redevable aux mosaïques siciliennes de la chapelle Palatine à Palerme et à celles de Monreale, via l'influence des manuscrits enluminés. Provenant d'une collection privée lyonnaise et en bon état de conservation, cette plaque est allée rejoindre au Metropolitan museum une autre pièce de la même série déjà conservée par le musée américain.

ment de l'atelier de Verrocchio ou de ses élèves, dont le plus célèbre fut Léonard de Vinci. On peut penser à un autre de ses émules, tels Agnolo di Polo (vers 1470-1528) qui modela avec grand talent de nombreuses œuvres en terre cuite à Florence. On notera la présence de marques de pièces en plomb formant tenons à la base du cou, aujourd'hui disparues, dont les cassures bien nettes suggèrent que la tête, grandeur nature, a été dissociée du reste du corps. Compte tenu de la torsion inhabituelle du cou, qui oriente le visage à l'opposé du corps, il pourrait s'agir d'une statue équestre ou bien d'une attitude en *contrapposto* dans l'esprit du David en bronze commandé par les Médicis à Verrocchio et conservé au Bargello de Florence (voir EOA n° 491, p. 51).



RECORD POUR LE COFFRE DE MAZARIN

Japon, vers 1640. Cèdre, laque du Japon, or, argent et nacre, laque aventurine, cuivre ciselé et damasquiné, métal et acier ciselés, 63,5 x 144,5 x 73 cm. Vente Cheverny, Rouillac 9 juin 2013. Experts : Thierry Portier et Alice Buhlmann. Estimé : 200 000 € Adjugé : 7,3 M€ (frais inclus)

Doté de son passeport de sortie, ce coffre exceptionnel, tant par sa provenance illustre que par la qualité des laques qui l'ornent et par ses dimensions, a été acheté par le Rijksmuseum d'Amsterdam, ville où l'ambassadeur de France l'avait acquis pour son tout premier propriétaire, le cardinal Mazarin, en janvier 1658. L'une de ses nièces, la duchesse de Bouillon, en hérita, puis il échut à William Beckford en 1801, lors de la vente de ses collections. Le duc d'Hamilton, gendre de Beckford, installa le coffre dans son château écossais mais son petit-fils, ruiné, le vendit aux enchères en 1882, où il fut adjugé à sir James John Trevor Lawrence. La vente de sa succession fit ensuite passer le coffre dans les collections de l'industriel sir Clifford Cory en 1916, dont la vente après décès en 1941 permit aux époux Zaniewski d'acquérir le coffre. Enfin, c'est un ingénieur français, ami du couple polonais, qui l'acheta et le rapporta en Val de Loire en 1986. Utilisé comme cave à liqueurs, ce coffre est repéré par maître Rouillac début 2013 ! Sur près de 9 m², les principales techniques combinées de laque du Japon, dont incrustations de nacre, d'argent, de laque aventurine, de dessins à l'or en creux ou en relief, sont présentes sur toutes ses faces et à l'intérieur du couvercle. Il s'agit du plus grand coffre en laque du Japon, parmi la dizaine de pièces connues aujourd'hui, dont le coffre dit du "duc de Mazarin" conservé au Victoria & Albert Museum de Londres, qui aient été commandées par la V.O.C., Compagnie néerlandaise des Indes Orientales, aux meilleurs laqueurs de Kyoto, ville impériale, afin de créer les pièces les plus époustouflantes, vers 1640. Le décor iconographique de ce coffre à vêtements raconte notamment la vie et les amours du prince Genji, roman écrit au XI^e siècle. En avril 1641, conscient que de véritables trésors quittent son territoire, le Japon interdit pour plus de deux siècles l'exportation des grands laques à motifs de villes et soldats, sous peine de décapitation.

PAIRE DE LARGES FAUTEUILS À LA REINE ATTRIBUÉS À J.-B. TILLIARD

Bois doré, damas de soie du XVIII^e siècle, 104 x 76,5 x 63 cm. Vente Paris Drouot, Daguerre, 17 mai 2013.

Estimé : 30 000/40 000 € Adjugé : 75 000 € (frais inclus)

C'est plutôt à la manière de René Cresson (vers 1710 – après 1789) que fait référence le décor sculpté de ces sièges, dont un modèle très proche est conservé au musée Carnavalet. On y retrouve notamment les mêmes épaulements, héritage de la Régence, et le cartouche central du dossier, les grandes moulures godronnées de l'assise et un motif de grenade éclatée similaire au sommet des pieds. Ce modèle aux amples proportions, créé vers 1730, illustre la transition accomplie entre le style Régence et le rocaille.

